

Clara B.-Turcotte, Marie Jack, Jacinthe Bédard

Marie-Michèle Giguère

Numéro 159, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81973ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2015). Compte rendu de [Clara B.-Turcotte, Marie Jack, Jacinthe Bédard]. *Lettres québécoises*, (159), 28–29.

☆☆☆ ½

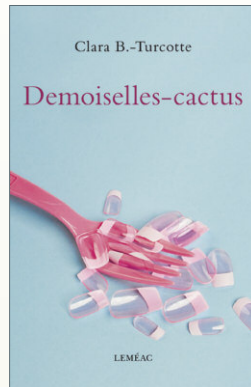
CLARA B.-TURCOTTE

Demoiselles-cactus

Montréal, Leméac, 2015, 176 p., 21,95 \$.

Le corps dans tous ses états

Il y a le corps qui n'est jamais assez maigre, celui des autres qui est repoussant ; le corps des filles que certains hommes ne veulent pas voir vieillir : *Demoiselles-cactus* plonge le lecteur dans un récit où les chairs sont omniprésentes, obsédantes, dérangementes.



CLARA B.-TURCOTTE

« On dit qu'on ne retrouve pas ce qu'on a perdu quand on grandit, mais je n'en crois rien. Je ne peux pas dire que je veux guérir en ce moment, mais j'aimerais au moins retrouver les morceaux de moi-même que j'ai perdus au passage. (p. 86) »

Mélissa est une fille-femme : mi-vingtaine, elle ne lutte pas contre ses troubles alimentaires : elle s'y vautre, s'y consacre tout entière. Elle ne cherche pas à s'en sortir, simplement à éviter qu'on la force de nouveau à suivre un traitement. Sans emploi, la narratrice a tout son temps pour penser à son corps, ressasser ses obsessions. Elle enchaîne les jours de privation afin de se permettre ensuite la nourriture dont elle rêve. Son quotidien est un mélange de laisser-aller et de contrôle absolu : elle déteste « le changement, les imprévus ». Pour s'occuper, repousser la faim et l'envie de manger, elle fait de longs trajets de métro sans but, fréquente les bibliothèques. Son quotidien est médicamenté : des somnifères pour dormir, parfois une pilule planante le jour pour passer le temps.

Si cette incursion dans l'univers des troubles alimentaires est si dérangementante, c'est qu'elle est furieusement réaliste, faite de complexités, de contradictions, de demi-teintes : « Même mon cerveau est fragmenté, il y a les voix qui m'insultent et qui me veulent du mal, puis il y a celles qui s'en foutent, qui haïssent les régimes, la rigidité et toute cette merde. »

Mélissa n'est pas toujours une victime, elle est aussi une femme qui juge sévèrement le corps des autres, s'en dégoûte. Tout son univers est centré sur sa personne — « mon corps est toujours le sujet principal », résume-t-elle — et elle ne s'en cache pas. C'est un personnage qui sait attirer la sympathie comme faire grincer des dents.

Des gens troublés

Les embûches viennent rarement seules. Les amochés se reconnaissent entre eux. Autour de Mélissa n'évoluent que des personnages qui ont aussi leurs grandes parts d'ombre, de douleur, de secret. Il y a des copines rencontrées lors des traitements, qui sont aussi amochées qu'elles. Il y a Charlot, ce garçon qu'elle fréquentait enfant, devenu un adulte aussi mal dans sa peau que le laissait présager le souvenir que Mélissa avait gardé de lui. Et il y a « l'autre », celui qui partage sa vie, son appartement, un homme qui la dégoûte de plus en plus et chez qui elle soupçonne désormais des penchants plus que sombres. S'il a un jour craqué pour cette femme aux formes balayées par la maladie, son goût pour les corps jeunes se révélera plus concret qu'il n'y paraissait à première vue. L'univers d'exploitation qui se révélera alors sera à glacer le sang.

Demoiselles-cactus est un livre cru, bercé d'une lumière au néon, celle-là même qui jette sur les corps un éclairage peu flatteur. Difficile mais nécessaire, le roman aborde de front le rapport tordu que plusieurs entretiennent avec leur corps dans l'intimité mais fait aussi écho à nos travers et perversions collectives face au même sujet.

☆☆☆ ½

MARIE JACK

Mariana et Milcza

Ottawa, David, coll. « Voix narratives », 2015, 136 p., 21,95 \$.

Secrets de famille

Mariana et Milcza, deux sœurs jumelles, grandissent dans la Tchécoslovaquie de l'après-guerre, à la fois complices et éminemment différentes. Ensemble, elles font face à la mort de leur mère, qui laisse dans son sillage quelques mystères.

« Milcza, ma soeur Milcza, qu'est-ce que je serais devenue sans toi ? Qu'est-ce que nous serions devenues l'une sans l'autre ? (p. 51) »

Mariana est une femme brillante, indépendante. Elle immigré au Canada après des études en France et décroche un poste de professeure de français à Toronto. Malgré la distance, elle reste en contact avec sa sœur Milcza, mariée jeune, qui habite sur une terre avec son mari et leurs enfants dans un village non loin de celui où vit toujours leur mère, Théodora, à la santé de plus en plus chancelante.

Mariana ressemble beaucoup à Théodora, lui dit-on. Du moins, physiquement. Parce qu'il reste de grandes parts d'ombre sur la vie de leur mère. Théodora a connu un grand amour avant la guerre, mais son fiancé, un résistant, y a perdu la vie. Elle a ensuite rencontré celui qui allait devenir son mari, un médecin, avec qui elle a eu les jumelles, mais le souvenir de ce grand amour l'a hantée longtemps après. Tranquillement, dès l'enfance, les filles commencent à saisir que les liens qui unissent leurs parents sont plus complexes qu'ils n'y paraissent.

Il y a ce projet d'aller vivre en Australie qui avorte. Puis, un jour, leur père accepte un poste pour enseigner la médecine dans une autre ville, lequel poste l'éloignera au quotidien de leur mère.

Mais les amours tendues puis distantes de leurs parents n'expliquent sans doute pas à elles seules le secret qui plane autour de la vie de leur mère, qui, en vieillissant, est « devenue plus mystérieuse et plus inaccessible que jamais ». Au crépuscule de sa vie, Théodora vivait des tensions avec sa sœur Amélie, qui prenait soin d'elle au quotidien. Ces non-dits, les deux jumelles aimeraient bien les mettre au jour.



MARIE JACK

familiale, où les liens entre chacun des personnages sont habilement mis en valeur. Les liens entre Mariana et son père, réunis le temps des études de celle-ci dans la ville où il enseigne; ceux entre les deux sœurs jumelles, à la fois différentes et complices; et bien sûr, entre les filles et leur mère si secrète.

il y a quelque chose de doux dans ce roman, dans cette écriture sans fioritures. Malgré le mystère qui enveloppe cette histoire familiale, malgré les singularités de ce récit campé en d'autres temps, d'autres lieux, *Mariana et Milcza* raconte la famille d'une manière qui tend vers l'universel. Un dépaysement qui fait chaud au cœur.

Fresque

Si le roman donne davantage à voir le point de vue de Mariana, qui narre plusieurs chapitres, il n'en est pas moins une tendre fresque



JACINTHE BÉDARD

Ce qui nous lie

Montréal, Sémaphore, 2014, 102 p., 17,95 \$.

Rencontre

Triptyque intimiste qui raconte le père absent et inconnu; la découverte de celui-ci puis la difficile réalité d'une relation père-fille qui tente d'émerger.



Il était fripé. Grand, frêle, vêtu sobrement et avec goût pour un homme de son âge — mon père aurait pu être mon grand-père —, il avait les yeux tristes et voilés d'un grand sensible un peu perdu dans sa rue trop claire. (p. 25)

Judith n'a jamais connu son père. Il a quitté sa mère lorsqu'elle était enceinte et, pour lui faire payer cette trahison, celle-ci a décidé que l'homme n'aurait jamais accès à sa fille. Trente ans plus tard, alors que sa mère est décédée, Judith se risque enfin à contacter son père. Ce n'est pas une mince entreprise, mais un projet dans lequel elle s'investit complètement. Elle laisse derrière elle à Montréal un doctorat inachevé et un amoureux pour aller s'installer à Québec, où vit son père. Elle pousse l'entreprise jusqu'à louer un appartement dans la même rue que lui, afin de mieux observer le septuagénaire avant de risquer enfin une rencontre.

C'est que, depuis longtemps, Judith imagine son père. Enfant, elle lui écrivait des lettres. Désormais, elle se questionne, se demande si elle saura faire face à ce qu'il est vraiment, après tout ce temps. Intitulé « Ce qui devait être dit », le premier tiers du roman raconte le père fantasmé, rêvé. Puis, la réalité frappe dans la deuxième partie, « Ce qui a été dit », où la narratrice découvre finalement Alain, son père, un homme triste, « qui se résumait au fond à une lassitude profonde et émouvante ». La voix d'Alain s'impose comme second narrateur, ce qui permet au lecteur de découvrir la joie immense que lui procure la rencontre de sa fille, enfouie sous de trop nombreuses maladroites: « J'avais vraiment pas besoin de ça. Mais une chance que c'est arrivé », pense-t-il.



JACINTHE BÉDARD

Dans le dernier tiers du roman, « Ce qui peut se dire », le père et la fille tenteront de tisser des liens malgré des débuts décevants. Aidé de Louise, sa compagne, et des amis qu'il fréquente tous les matins à l'église pour les rencontres de son club d'échecs, le vieil homme essaiera de réussir cette relation avec sa fille, lui qui a si peu de succès dans ses relations avec les autres.

Tout au long du roman, il y a aussi ce grand absent, l'amoureux qui n'est plus là. Le discours intérieur de Judith, souvent, cesse de s'adresser au père pour se tourner vers lui: « Chaque minute passée à m'infiltrer dans la vie de mon père a surtout été passée à te sentir absent. »

Beaucoup de mots

Il y a quelque chose d'attendrissant dans ce premier roman, à la fois beau et malhabile. Par moments, les voix des narrateurs s'enfargent dans trop d'adverbes. Pourtant, ces voix, lorsqu'elles s'épurent, se débarrassent de leurs fards, parviennent magnifiquement à émouvoir.

En fait, la plume laisse la même impression que le personnage d'Alain, maladroit avec sa joie de rencontrer sa fille: elle s'empêtre parfois dans son enthousiasme, veut trop en faire, même si l'on voit bien qu'elle possède déjà, dans ces moments les plus épurés, tout ce qu'il faut pour plaire.